

soi-même, a été fondé l'architecte de la cité céleste. La philosophie de l'histoire a été fondée par saint Augustin. Elle ne pouvait naître qu'au sein du christianisme. Un jour Bossuet répandra les lumières de saint Augustin et les marquera du sceau de son génie.

Nous avons accompagné le professeur dans une partie de son travail. Nous n'avons parcouru que la première époque de son Esquisse historique de la Théologie; nous désirerions pouvoir le suivre encore et contempler avec lui le moyen âge. Soumis à la règle de la foi, les esprits n'y perdirent rien de leur vigueur et de leur activité. Les prodigieux travaux des puissans génies qu'enfantèrent ces âges sont là pour l'attester. Le développement régulier de cet ordre de choses fut suspendu par plusieurs causes qu'il serait trop long d'énumérer ici et enfin violemment interrompu par la réforme.

Aujourd'hui les circonstances sont plus heureuses. Nous sommes arrivés à un moment solennel pour la théologie. L'on semble fatigué de l'éclectisme et du progressisme. Les idées et les sentimens chrétiens sont le mieux accueillis et réveillent les émotions les plus vives. La moisson est blanchissante, selon la parole du maître, prions-le donc dans notre disette d'hommes et d'institutions, de susciter des instrumens de ses œuvres qui concourent, comme notre savant professeur, à l'accomplissement de ses œuvres miséricordieuses.

Nous n'avons voulu qu'indiquer les points principaux touchés par M. l'abbé Maret. Une autre fois nous le ferons mieux connaître en reproduisant quelques passages de ses éloquents leçons. Nous nous estimerons heureux si cette sèche et froide analyse détermine quelqu'un de nos frères à se joindre à tous ceux qui vont recevoir au pied de cette chaire un enseignement aussi attrayant que solide.

Univers.



### BULLETIN.

Vendredi dernier fut solennisée par la population irlandaise de cette ville la fête nationale de St. Patrice. De grands préparatifs avaient été faits pour la rendre des plus brillantes, et M. le grand-vicaire Phélan, si justement chéri et vénéré de ses enfans de ses frères bien-aimés, avait promis d'ajourner son retour à Bytown pour célébrer avec eux la fête du grand apôtre de l'Irlande. A 9 heures, le cortège quitta l'église des Récollets, où il s'était formé, pour se rendre à l'église paroissiale. Trois sociétés irlandaises s'y trouvaient réunies, sans distinction de croyance religieuse; la société dite de la Doctrine chrétienne, composée de jeunes gens; la société irlandaise et nationale proprement dite, avec son président et ses bannières; la société de tempérance avec son président et aussi ses nombreuses et magnifiques bannières. Tous les Irlandais portaient suspendue à un large ruban vert la médaille de la tempérance; car on nous assure que tous font partie de cette société. Ils étaient en outre décorés de la feuille de trefle obligée et de la harpe emblématique, richement brodée sur une bande de soie verte, attachée à la boutonnière, et surmontée de la devise: L'IRLANDE POUR TOUJOURS. Touchantes et magiques paroles, dont la puissante influence s'accroît si étonnamment du souvenir de la patrie absente. Ils défilèrent sur quatre de front et descendirent jusque sur la rue S. Jacques, pour remonter delà jusqu'à la place d'armes et se réunir à l'église Notre-Dame. Pendant la marche une excellente musique militaire jouait des airs nationaux. On eut à regretter que le mauvais tems ne permit pas à la procession de se déployer avec tout l'appareil et tout le luxe qui avaient été préparés, et que les décorations et les divers emblèmes portés par ces sept mille hommes n'eussent pu produire tout l'effet que l'on s'en était promis.

Ce fut M. le Supérieur du Séminaire qui chanta la messe. M. Phélan, cédant à l'honorable sollicitation de la population irlandaise, donna le sermon. Il parla pendant près d'une heure et parut faire une grande impression sur ses auditeurs. Il les exhorta à l'union et à la charité; il félicita les Irlandais protestans d'avoir oublié leur rivalité de croyance pour se confondre avec leurs frères catholiques, dans cette fête religieuse et nationale. Durant la messe un orchestre composé d'artistes irlandais, secondés par la musique militaire, exécuta de délicieux morceaux de musique religieuse avec une perfection qu'on nous dit avoir fait l'admiration générale.

Après la messe les rangs se formèrent de nouveau, et le cortège parcourut, bannières déployées, les principaux quartiers de la ville. Il n'y eut pas de banquet à cette fête, vu la pénurie de l'époque. Il serait odieux, dirent ces bons Irlandais, de se réjouir dans des festins, tandis que tant de malheureux étaient de profondes misères et souffrent de la faim. Cette délicatesse de sentimens fait le plus grand honneur à la société irlandaise: nous pensons que la Tempérance a droit de revendiquer une part de l'honneur de cette généreuse résolution. En revanche, la fête fut toute religieuse et patriotique, et l'ordre le plus parfait ne cessa d'y régner.

Il y a peu de peuples qui aient conservé le sentiment national aussi vif et aussi constant que le peuple irlandais. Il est à remarquer en même tems que l'attachement à sa religion fut toujours une des nuances essentielles et constitutives de sa nationalité. Irlandais et catholique, sont chez lui mots synonymes, comme Anglais et protestant. Et voilà ce qui en fait une nation admirable et forte, contre laquelle la puissance britannique et les brutales persécutions de l'hérésie ont échoué et devront échouer toujours. La religion catholique a sauvé l'Irlande et la nationalité irlandaise. On ne brise pas aisément un peuple aussi fidèle à sa foi et à sa patrie. On peut l'insulter, l'avilir, le dépouiller, le tourmenter, le réduire au désespoir; mais il vient un jour, jour terrible pour ses persécuteurs, où il se relève et se dresse menaçant à son tour, fort de toute la puissance que donne le bon droit et la plus sainte des causes; où il met un terme à sa patience longtems comprimée et réduit à crier merci ses tyrans aussi insensés que cruels. Ce jour a commencé de luire pour ce peuple proscrit naguère encore; ou lui rend pièce à pièce les lambeaux de son ancienne liberté; il les reçoit calme et silencieux; il les rassemble avec une patience significative, et obéit sans murmurer à la religion qui, la croix à la main, lui dit de pardonner à ceux qui ont déchiré son drapeau et foulé aux pieds ses défenseurs. Il est bienheureux quelque fois d'avoir des catholiques pour ennemis.....

L'influence providentielle de l'Irlande sur les destinées du catholicisme est un fait frappant à notre époque surtout. L'Angleterre dans son ambition commerciale fait, sans s'en douter, une propagande catholique des plus actives et des plus efficaces. En envoyant ses vaisseaux dans toutes les mers, en cherchant sur toutes les plages des débouchés à ses marchandises, elle jette en même tems ses soldats irlandais dans toutes les contrées du monde, et elle en fait autant de missionnaires catholiques et de soldats de J.-C., qui préparent des conquêtes à la foi bien autrement sûres et durables que les conquêtes et la domination de leur gouvernement. Il est vrai qu'elle fait suivre ses marchands et ses politiques de missionnaires protestans, spéculateurs et marchands à leur tour, et qu'elle impose ses bibles en même tems que ses cotons; mais cette concurrence est peu redoutable pour les catholiques. L'expérience nous apprend tous les jours que la vérité catholique triomphe régulièrement de l'erreur toutes les fois qu'elles se trouvent en présence; que les missionnaires protestans font en vain de splendides bulletins de leurs succès à l'étranger, pour obtenir le salaire promis et tarifé d'après le nombre de bibles vendues ou distribuées; qu'ils achètent bien quelquefois des auditeurs, mais qu'ils ne gagnent pas de prosélytes. Une religion qui se vend et s'achète, n'est pas une religion, c'est une marchandise; et le dernier et le plus stupide des sauvages de la Polynésie comprend cela comme nous et tout d'abord. Continuez donc votre mission providentielle, nobles et généreux enfans de la généreuse Irlande; elle est belle et glorieuse, elle est éminemment nationale, elle est catholique dans toute l'étendue de ce mot. Chacune de vos victoires à l'étranger est une conquête pour l'Eglise et pour votre belle patrie. En gagnant des enfans à l'église vous gagnez des frères à votre cause nationale, vous hâtez le jour de votre entière délivrance, vous devenez plus grands et plus puissans que vos maîtres, vous sauvez l'Angleterre. Oui, L'IRLANDE POUR TOUJOURS!

Le *Great-Western*, pour la perte duquel on avait tremblé pendant quelque tems, est arrivé à New-York le 12, apportant des nouvelles d'Angleterre du 11 février et de France du 9. Les nouvelles qui regardent le Canada sont défavorables. La motion de M. Roebuck en faveur de nos exilés a été combattue vivement par le ministre des colonies, LORD STANLEY, et condamnée ouvertement par CHS. BULLER!... Cette opposition à cette mesure d'humanité, nous allions dire de justice, est une flétrissure pour ses auteurs, un opprobre pour ceux qui les ont appuyés. Nous reviendrons sur ce sujet. Disons seulement aujourd'hui que cette nouvelle, en étonnant tout le monde, affligera même le parti qui a provoqué des mesures de rigueur contre les Canadiens. Il n'y a que quelques semaines, nous entretenions de la question d'amnistie avec un adversaire haut placé des doctrines politiques que défend la presse française en ce pays, il nous dit lui-même qu'il regardait la prolongation de la peine infligée à nos malheureux frères, comme une injustice et une faute politique. Il alla jusqu'à soutenir qu'aussitôt que des troubles civils étaient apaisés et que la paix intérieure d'un pays était rétablie, un gouvernement devait en toute justice et en toute moralité mettre fin aux punitions; s'il ne le faisait pas c'était de sa part de la vengeance et de la cruauté